

Zeitschrift: Mitteilungen der Schweizerischen Gesellschaft der Freunde Ostasiatischer Kultur

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft der Freunde Ostasiatischer Kultur

Band: 2 (1940)

Artikel: Textes sanscrits bouddhiques d'Asie centrale

Autor: Cuendet, Georges

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-145049>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Textes sanscrits bouddhiques d'Asie centrale

par Georges Cuendet

A la mémoire de M. Paul Oltramare,
le dernier indianiste de Genève

Les sables du Turkestan chinois recèlent des trésors et les livrent peu à peu. En effet, le pays fut prospère pendant le premier millénaire, surtout entre le IV^e et le VII^e siècle. Jalonnant la route de la soie, des oasis telles que Koutcha, Karachar et Tourfan s'étaient enrichies par le commerce; elles constituaient des principautés indépendantes et des centres de culture comme le rappelle le pèlerin chinois Hiouen-tsang; elles servaient d'intermédiaires entre l'Inde et la Chine, favorisaient les relations économiques, religieuses, littéraires et artistiques. Arrivé par le Cachemire, le bouddhisme avait ainsi atteint l'Asie centrale pour se propager en Extrême-Orient en cheminant le long des voies commerciales; mais à l'éclat avait succédé un déclin rapide, provoqué par les invasions turques, consommé par les rigueurs du climat.

Ensevelie pendant des siècles, cette civilisation sort de l'oubli vers 1900 et dès lors des découvertes surprenantes attirent l'attention sur le Turkestan chinois. A peine des chameliers hindous en avaient-ils rapporté quelques feuillets de manuscrits en langues inconnues, que l'exploration archéologique s'organise. Entre 1902 et 1914, quatre expéditions allemandes, dirigées par Grünwedel et von Le Coq, fouillent avec un plein succès la région de Tourfan. Au cours du second de ses voyages, Sir Aurel Stein visite en 1907, près de Touen-houang, une des grottes des Mille Bouddhas, murée au XI^e siècle. La mission Pelliot y passe à son tour au début de 1908 et en exhume des milliers de manuscrits. D'autres documents seront recueillis par les Russes,

les Chinois et les Japonais ou par la mission Sven Hedin (1927-1929). En 1930, M. Hackin découvrait dans une grotte à Bâmiyân, en Afghanistan, quantité de manuscrits sur écorce; il rejoignait l'année suivante la mission Citroën et annonçait bientôt la trouvaille de très nombreux textes sanscrits dans un stûpa à Gilgit sur le haut Indus, dans le Cachemire.

Ces découvertes concernent à des titres divers plusieurs branches de l'orientalisme. Sculptures et fresques permettent de suivre la propagation de l'art gréco-bouddhique ou d'étudier le choc des influences indienne et chinoise dans l'iconographie. A mesure qu'ils étaient déchiffrés, puis édités, les textes où le sanscrit, le chinois, le tibétain sont représentés à côté de langues tombées dans l'oubli comme le sogdien et le „tokharien”, ouvraient des voies nouvelles aux recherches linguistiques, religieuses et historiques. Si la connaissance du sanscrit a permis de résoudre plusieurs énigmes, l'indianisme a largement profité de l'étude de ces documents d'un intérêt exceptionnel. Qu'en est-il au juste?

D'une part, le déchiffrement du „tokharien” a été facilité par des gloses en sanscrit. Bientôt même des bilingues assez étendus ont permis l'interprétation de textes du dialecte A ou agnéen, conservés à Berlin, comme de fragments en dialecte B ou koutchéen, provenant de la collection Pelliot. Ainsi l'existence de traductions juxtaposées de textes religieux bouddhiques, où tantôt chaque vers, tantôt chaque strophe se trouve d'abord en sanscrit, puis en „tokharien”, a été d'un précieux secours aux linguistes; mais elle a aussi donné aux historiens des vues nouvelles sur l'expansion indienne et sur les missions de sectes rivales qui se sont vouées au prosélytisme en Asie centrale.

D'autre part, l'indianisme s'est enrichi de domaines qui ne lui appartenaient pas. La paléographie est restée longtemps du ressort presque exclusif de l'épigraphie comme le climat humide de l'Hindoustan est funeste aux manuscrits, qu'on emploie papier, écorce de

bouleau ou feuilles de palmier. La sécheresse du Turkestan leur a convenu beaucoup mieux et l'on peut aujourd'hui distinguer plusieurs types d'écritures brâhmî et kharosthî qui décèlent des origines différentes et qui s'échelonnent sur une dizaine de siècles.

Quant à la grammaire sanscrite, déjà si bien connue et décrite à fond, les textes d'Asie centrale ne pouvaient guère la compléter ni en modifier la belle ordonnance. Fera-t-on grief aux scribes de quelques incorrections, flottement orthographique ou caprices de sandhi ? Le vocabulaire seul prêterait à remarques ; il a révélé bon nombre de mots qui manquent aux grands dictionnaires, mais il s'agit surtout de termes techniques ou de composés, dont le pâli laissait présumer l'existence.

En Inde, on ne saurait séparer la littérature de la religion. Aussi tous les textes sanscrits trouvés en Asie centrale sont-ils d'inspiration bouddhique ou appartiennent-ils même au canon.

Le colophon d'un manuscrit de Tourfan attribue expressément à Açvaghosa „Hennissement de cheval” la paternité d'un drame dont la conversion de Çâradvatîputra, l'un des premiers disciples, fait le sujet. Le renseignement est instructif à maint égard. Tout d'abord, il ajoute une touche au portrait trop fugace d'un des plus grands poètes de l'Inde : brahmane de naissance, Açvaghosa embrassa le bouddhisme et vécut à la cour de Kaniska, qui semble avoir régné au début du II^e siècle de notre ère et dont les résidences étaient Kaboul et Peshawar. On s'étonnera pourtant qu'un docteur bouddhique, membre du concile de Jâlandhara, ait composé des pièces de théâtre, divertissement condamné par les écrits canoniques et les édits du pieux Açoka. On notera encore que, dans les fragments conservés, le Bouddha et ses disciples parlent sanscrit tandis que les personnages de rang inférieur usent d'un prâkrit, et cette habitude se perpétuera dans le théâtre classique.

A la même école appartient l'énigmatique Mâtrceta „Serviteur de sa mère”, parfois identifié avec Açvaghosa. Longtemps on n'a connu

ses deux hymnes en l'honneur du Bouddha qu'à travers le prisme d'une version tibétaine et de la paraphrase chinoise de Yi-tsing. Aujourd'hui, un feuillet de la collection Pelliot permet d'entrevoir le talent de ce poète, rossignol dans une vie antérieure, en attendant que soient publiés des fragments plus étendus retrouvés à Tourfan.

Dans une littérature polyglotte comme celle du bouddhisme, on croirait rencontrer l'ensemble des textes sacrés en plusieurs langues. Ce n'est pas tout à fait le cas, puisque chaque secte possède son canon, plus ou moins développé, et qu'elle a mis un soin plus ou moins jaloux à le conserver intact. D'une manière peut-être commode, mais inexacte à coup sûr, on en était donc venu à opposer l'école des Sthavira, gardiens du canon pâli, fixés à Ceylan, et l'école des Sarvâstivâdin, émigrés au Cachemire, au Turkestan, au Tibet, en Chine même. Sauf quelques traités provenant du Népal, rien ne semblait naguère avoir survécu du canon sanscrit, dont on révoquait en doute jusqu'à l'existence; on en était réduit à le reconstituer arbitrairement par la comparaison des versions chinoises et tibétaines. Tout changea dès la découverte de textes indiens en Asie centrale; non seulement le canon sanscrit, de mythe qu'il était, devenait une réalité, mais il fallut aussitôt reviser les anciennes théories. Désormais les écritures pâlies doivent partager une autorité longtemps incontestée; elles ne peuvent plus revendiquer un privilège exclusif d'ancienneté.

On avait en particulier reproché, un peu légèrement, à la tradition népalaise de ne pas posséder de Vinaya „Discipline”, l'une des trois Corbeilles du pâli. Aussi quelle ne fut pas la surprise d'apprendre que de nombreux morceaux de ce texte avaient été mis au jour. Mieux encore, il s'avéra que les débris appartenaient aux Vinaya d'écoles différentes, Sarvâstivâdin, Mûla Sarvâstivâdin, Mahâsâmghika, selon qu'ils venaient de Koutcha, de Gilgit ou de Bâmiyân.

Parmi les documents de la mission Pelliot, on a eu la bonne fortune de retrouver, en deux exemplaires, la pièce maîtresse de tout

Vinaya, le Prâtimoksa „Absolution”. C'est un formulaire de confession et une liste de commandements dont les moines doivent écouter en commun la lecture aux jours de nouvelle et de pleine lune. L'ouvrage était déjà connu par la traduction chinoise qu'en a donné Kumârajîva au début du Ve siècle et par une recension parallèle en pâli, le Pâtimokkha. Péchés et règles sont toujours répartis en huit sections dont la tradition fixe le nombre d'articles à une exception près: le septième chapitre énumère soixante-quinze prescriptions dans le code pâli des Sthavira; mais il en compte cent treize dans le recueil en présence duquel on se trouve, celui des Sarvâstivâdin.

Si les moines avaient leur rituel, les nonnes possédaient aussi le leur, avec les rubriques correspondantes. Il ne subsiste qu'un unique feuillet pour prouver que le livre figurait dans les bibliothèques des couvents de Koutcha; par contre, les grottes de Tourfan ont rendu tant de débris que la reconstitution du texte en est devenue possible.

Pourtant, rien n'a obtenu un succès pareil à celui du Dharmapada „Sentences morales”, appelé Udânavarga „Inspiration” quand les vers sont accompagnés d'un commentaire. Cette anthologie de maximes passe à bon droit pour le chef-d'œuvre de la poésie gnomique où les Hindous ont excellé et ce texte admirable à d'abord été dévoilé en Europe selon la tradition singhalaise, avec ses quatre cent vingt-trois stances, lorsque Fausböll publia en 1855 à Copenhague la première édition du Dhammapada pâli et y joignit une version latine. Mais, sur les confins de l'Inde, ce vénérable recueil avait déjà eu les honneurs de la traduction de nombreux siècles auparavant. On n'en repère pas moins de quatre recensions dans le canon du bouddhisme chinois; l'une, en sept cent cinquante-deux stances, a été donnée en 224 par Wei-ki-nan, dont le nom est une simple transcription du sanscrit Vighna „Obstacle”. La traduction tibétaine, qui atteint presque mille strophes, est incorporée à la fois dans les deux collections du Kandjour et du Tandjour. Quant au manuscrit Dutreuil de Rhins,

originaire de Khotan, il représente encore une autre rédaction, en prâcrit celle-là. Aussi avait-on déjà tous les éléments nécessaires à la comparaison, aussitôt que surgirent de nouveaux témoins, „tokhariens” et sanscrits, parfois bilingues. En effet, les missions Grünwedel, Stein et Pelliot ont rapporté assez de feuillets appartenant à plusieurs manuscrits pour assurer une édition non seulement intégrale, mais critique du Dharmapada. Aujourd’hui force est de se contenter de quelques spécimens, disséminés dans des revues; dès maintenant certains points sont acquis. A l’encontre du Dhammapada pâli qui se réclame du Bouddha lui-même, la recension sanscrite remonte, de l’aveu unanime, au compilateur Dharmatrâta „Défenseur de la loi”, un familier du roi Kaniska. Le recueil, traduit en différentes langues, a joui en Asie centrale d’une faveur extraordinaire comme l’atteste la quantité des copies retrouvées, et bien méritée si l’on en juge par des pensées telles que:

Longue est la nuit à qui veille, longue la lieue pour le pèlerin fatigué, longue la transmigration du fou qui ignore la vraie loi.

„Je passerai ici la saison des pluies, là l’hiver et l’été”, ainsi raisonne l’insensé; et la mort, il n’y songe pas.

Un homme qui transgresse une seule loi, qui ment et qui méprise l’autre monde, il n’est forfait qu’il ne commette.

Comme la pluie ne transperce pas une maison bien couverte, le désir ne pénètre pas l’âme bien disciplinée.

(I. 19.38., IX. 1, XXXI. 17 en sanscrit = 60, 286, 176, 14 en pâli).

Ainsi, au fur et à mesure que des documents plus nombreux sont rendus accessibles, on se convainc mieux de leur importance considérable. L’art, l’histoire, la littérature ont profité tour à tour des trouvailles de l’Asie centrale; mais surtout, l’étude du canon bouddhique en a été enrichie et renouvelée.

Indications bibliographiques

- A. Grünwedel*, Alt-Kutscha, Berlin, 1920.
- E. Waldschmidt*, Gandhara-Kutscha-Turfan, Leipzig, 1925.
- Sir Aurel Stein*, Ancient Khotan, Oxford, 1907.
- P. Pelliot*, Les Grottes de Touen-Houang, Paris, 1920-1924.
- J. Hackin*, Antiquités bouddhiques de Bâmiyân, Paris, 1928-...
- H. Lüders*, Bruchstücke buddhistischer Dramen, Berlin, 1911.
- S. Lévi*, Textes sanscrits de Touen-houang, dans le Journal Asiatique 1910, p. 433.
- S. Lévi*, Note sur des manuscrits sanscrits provenant de Bamiyan (Afghanistan) et de Gilgit (Cachemire), dans le Journal Asiatique 1932, p. 1.
- J. Filliozat et H. Kuno*, Fragments du Vinaya des Sarvâstivâdin, dans le Journal Asiatique 1938, p. 21.
- L. Finot*, Le Prâtimoksasûtra des Sarvâstivâdins, dans le Journal Asiatique 1913 p. 465.
- E. Waldschmidt*, Bruchstücke des Bhiksuni Prâtimoksa der Sarvâstivâdins, Leipzig 1926.
- R. Pischel*, Die Turfan-Recensionen des Dhammapada, dans les Sitzungsberichte der Königlich Preußischen Akademie der Wissenschaften, 1908, p. 968.
- L. de la Vallée Poussin*, Documents sanscrits de la seconde collection M. A. Stein, dans le Journal of the Royal Asiatic Society, 1912, p. 355.
- S. Lévi*, L'apramâda-varga, Etude sur les recensions des Dharmapadas, dans le Journal Asiatique 1912, p. 203.
- N. P. Chakravarti*, L'Udânavarga sanscrit, tome I, Paris, 1930.

